

Les dix ans du Prix littéraire des collégiens Les cinq finalistes de l'édition 2013

Pierrette Boivin, Patrick Bergeron, Laurent Laplante, Michel Nareau et Simon Roy

Numéro 130, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69081ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

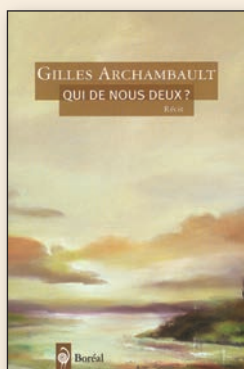
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boivin, P., Bergeron, P., Laplante, L., Nareau, M. & Roy, S. (2013). Les dix ans du Prix littéraire des collégiens : les cinq finalistes de l'édition 2013. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (130), 14–19.

Les dix ans du Prix littéraire des collégiens

Des centaines d'étudiants, chaque année depuis dix ans, délibèrent puis votent pour leur œuvre de fiction préférée parmi une présélection de cinq titres. En ce printemps anniversaire, des lecteurs de 56 collèges et cégeps devront choisir entre cinq livres que vous présentent cinq collaborateurs de *Nuit blanche* en attendant que soit dévoilé le nom du lauréat au Salon international du livre de Québec, le 12 avril 2013.



Au fond, si je tente de restituer notre aventure, c'est que je m'imagine vraiment qu'elle pourrait en prendre connaissance. La vie éternelle, je n'y crois pas. Il y a toutefois des jours où elle me paraît indispensable.

p. 35

Avec elle, j'oubliais parfois pendant quelques jours que la vie est absurde. « Quelle couillonnade », aurait dit Valéry sur son lit de mort. Je ne suis pas tout à fait d'accord : la vie peut être supportable si on a quelqu'un qui partage son désarroi.

p. 80-81

Vivre à deux, vieillir à deux, n'était pas une vie en sursis. Il y avait nos secrets, notre complicité, notre humour, imperméable pour tout autre que nous, notre sentimentalité souvent naïve, nous, en somme.

p. 85

Qui de nous deux ? de Gilles Archambault

« Qui de nous deux / Partira le premier », chante Marc Ogeret. Refrain qui a fourni son titre et l'épigraphe au récit de Gilles Archambault. Sa compagne étant morte après plus de cinquante ans de vie commune, il est celui « [q]ui de nous deux, / Restera le dernier / À regarder le ciel, / Tout au long des années », comme le dit encore la chanson. Le narrateur mesure l'étendue du vide et la profondeur du désarroi qui le tourmentent. Il se dit *amputé, survivant, terrassé* et, même, *inoculé d'une tristesse qui jamais ne s'atténuera*.

Deux semaines après le décès de sa conjointe survenu le 26 décembre, Archambault raconte au jour le jour la grande déchirure, et ce, jusqu'au 10 mai, trois jours après l'inhumation du corps et la date anniversaire de leur mariage. Fidèle à lui-même, l'écrivain ne se départit cependant pas de la retenue et de la pudeur qu'on lui connaît. Sa compagne, tout comme lui, abhorrait tout ce qui aurait pu dévoiler leur intimité. Et il ne fera que les aveux dont sa femme, Lise, aurait pu prendre connaissance. Car l'hommage qu'il entend lui rendre ne saurait évoquer des confessions affligeantes. Le narrateur insinue tout de même qu'il n'a pas toujours été le compagnon parfait, trop souvent *distract* du bonheur qui était le sien. Il se remémore les temps heureux, leur complicité, leurs goûts partagés pour les voyages, la lecture, la promenade et les restaurants, et il pleure. La beauté de sa femme le fascine encore, ce jour où il l'observe, endormie sur son lit d'hôpital, quelque temps avant sa disparition. La mort s'était annoncée dix ans auparavant avec le diagnostic du cancer. Années au cours desquelles il l'a accompagnée dans ses souffrances et ses deuils successifs alors qu'elle s'excusait d'être un poids pour lui. Mais il pouvait encore la toucher, causer avec elle. Poignant témoignage d'amour et d'attachement. Comment envisager l'avenir sans elle ? Il se surprend à souhaiter la revoir même si, athée, il ne croit pas en la vie éternelle. N'est-ce d'ailleurs pas cet espoir, si intense, qui serait à l'origine des religions et du mythe d'une vie après la mort ?

Qui de nous deux ? Quel couple amoureux conscient de la fuite du temps ne se pose pas cette question ? Avec son verbe riche et son lyrisme, Gilles Archambault rend palpable l'émotion qui l'habite. Aussi est-on remué à la lecture de ce récit d'une remarquable authenticité. **NB**

Pierrette Boivin

Gilles Archambault, *Qui de nous deux ?*, Boréal, Montréal, 2011, 117 p. ; 17,95 \$.

Gilles Archambault



Photo : ©A.-M. Guérineau

Et au pire, on se mariera de Sophie Bienvenu

Ce récit incisif, qui se lit d'une traite, entraîne le lecteur dans l'univers aigre-doux d'Aïcha Saint-Pierre, une adolescente montréalaise qui pourrait passer pour une proche parente de Bérénice dans *L'avalée des avalés* ou de Momo dans *La vie devant soi*. Face à une interlocutrice non identifiée (probablement une travailleuse sociale), qui écarquille les yeux mais qui ne pipe jamais mot, Aïcha, treize ans, fait le récit de ses amours – réelles ou imaginaires ? – avec Baz, un adulte de deux fois son âge. Cet amour en ravive un autre : celui qui liait la fillette à son beau-père, Hakim, qui savait si bien la caresser... Mais la mère d'Aïcha avait estimé cette proximité inconvenante et montré la porte à Hakim. Depuis, Aïcha la déteste passionnément et s'enfonce dans une solitude adoucie par ses seules « amies », Johannie et Mélissa – deux prostitués travestis – et l'étrange M. Klopp. Jusqu'au jour où Baz apparaît. Pour la jeune fille, c'est aussitôt le grand amour.



Ce premier roman de Sophie Bienvenu est en quelque sorte un anti-*Lolita*. La pédophilie (puisque c'est en partie de cela qu'il s'agit dans ce livre) est évoquée non pas du point de vue de l'adulte enjôleur, mais de celui de la nymphette dégourdie. Or, comme il s'agit d'une œuvre littéraire et non d'un manuel de « Formation personnelle et sociale », la romancière se donne la licence d'explorer les aspects troubles de son sujet. Le récit dénote un travail original sur le plan de la narration (la narratrice entremêle sans cesse vérités et mensonges) et sur celui du style, qui sonne très juste. À travers le bagout d'Aïcha, ce n'est rien de moins que l'âme sauvage de l'adolescence que la romancière a su restituer. On se laisse dès lors surprendre à lire *Et au pire, on se mariera* à voix basse ou à

souhaiter que le texte soit récité sur la scène d'un théâtre, car il émane du monologue d'Aïcha un saisissant cri du cœur. **NB**

Patrick Bergeron

Sophie Bienvenu, *Et au pire, on se mariera*, La Mèche, Montréal, 2011, 152 p. ; 15,95 \$.

Tu lui diras pas que je te l'ai dit, mais le pâté chinois de ma mère, il kicke des culs. Ça fait des années que ça me fait chier que ce soit si bon, quelque chose que c'est elle qui a fait. Tsé, c'est comme Hitler. Si ça se trouve, son gâteau au chocolat kickait des culs lui aussi, mais c'est pas trop publicisé. Personne voudrait manger même le meilleur gâteau du monde si c'était lui qui l'avait fait, non ?

Ben moi, c'est pareil avec la cuisine de ma mère.

p. 41

Quand t'aimes le gars, ça te coupe les jambes. Tu peux faire une pipe au frère d'un gars de ton école, embarquer dessus pis le baiser, faire ta salope autant que tu veux, mais quand tu l'aimes, tu peux rien faire, t'es paralysée. Encore plus à neuf ans qu'à treize.

p. 81

Quand toute ta vie tu te fais un chemin que tu veux suivre, tu te fais un devoir de rester sur une ligne, c'est ça qui te définit, c'est ça qui fait qui tu es... Pis là, il t'arrive plein de trucs qui font que tu viens... épuisée, genre. Mais vraiment épuisée, je parle. Épuisée comme quand t'as plus du tout de vie en dedans. T'es vidée de ton sang, de ton eau, de tout ce qui fait que tu es toi. T'es tellement vide que t'as juste tes organes qui restent en dedans. Ton cœur qui continue de battre rien que pour te narguer, on dirait.

p. 118-119

Sophie Bienvenu





À Fraserville, sur le point de devenir Rivière-du-Loup, la nouvelle de l'arrivée de l'Américaine se répandit comme la syphilis dans un bordel berlinois. Fraserville ne boudait pas le plaisir du raconter. Les commères les plus talentueuses du haut et du bas de la ville prirent le relais de la légende comme si c'eût été une torche olympique.

p. 21

Vinrent ensuite dans la maison froide rendre visite à la morte quelques sœurs contemplatives de la congrégation Marie-des-Cinq-Plaies, sœur Marie-Saint-Paul-de-Jésus et sœur Jésus-Marie-Joseph, de redoutables prières venues désemcombrer les endeuillés de leurs devoirs envers la défunte.

p. 80

À dix-sept ans, parce qu'il était né trop tard pour s'engager dans les zouaves pontificaux et beaucoup trop tôt pour aller se réfugier dans un collège de la grande ville, c'est avec empressement, ferveur et joie qu'Armand s'engagea dans l'armée canadienne, prometteuse d'éloignement, deux mois avant l'adoption de la conscription par le gouvernement King.

p. 109

L a fiancée américaine d'Eric Dupont

L'immense roman d'Eric Dupont est paré d'une large gamme de séductions ; pleinement justifiées, ses ambitions n'ont rien à envier à celles d'une saga. Le XX^e siècle y passe au complet, puisque Madeleine-la-Mère donne naissance à Louis-Benjamin Lamontagne dès 1900, tandis que, à l'autre extrémité, les jumeaux et belligérants Michel et Gabriel datent de 1999 leur correspondance barbelée. La minutie et l'imagination avec lesquelles Dupont présente et ressuscite les versants de l'histoire et les générations Lamontagne prouvent qu'il est de taille à combiner finesse et ampleur, écoute et puissance.

Le risque était grand, pourtant, de demeurer englué dans les clichés. Ils affleurent, en effet, dans leurs habits traditionnels : les religieuses enseignantes multiplient les coups de règle sur les doigts, l'inceste sévit avec le naturel que prétend justifier le manque de lits dans des habitats surpeuplés, la force physique est valorisée comme un don du ciel, la grippe espagnole laisse son sillage de décès, la frontière entre le Québec et la Nouvelle-Angleterre est aussi poreuse que le souhaite la quête d'emploi, l'avortement se pratique à grands frais dans les sombres officines de New York, le succès commercial doit (presque) tout au verdict d'une vedette... Ces traits, familiers et rebattus, composent cependant, grâce à l'agilité stylistique et culturelle de Dupont, le visage remodelé d'un Québec à peine suranné. Conteur documenté et exubérant, Dupont excelle aussi bien dans l'allusion que dans l'explosion dramatique, dans la caricature attendrie que dans la révélation sinieuse de secrets gênants. L'affrontement entre les hommes forts demeure à la fois fidèle à la tradition orale et tiré vers un regard dru sur leur appétit sexuel. La jalousie entre enfants rivaux culmine en des gestes meurtriers sans déchirer l'ocre trame des jours. La crèche de Noël pousse le réalisme jusqu'à obtenir l'accouchement en pleine église

de la Madeleine américaine. Et cette dextérité capable de tout autorise le récit à se transporter en Allemagne, en Italie et aux États-Unis avec crédibilité et ouverture culturelle. On assiste dès lors, comme si cela allait de soi, à l'étonnant voisinage entre le déploiement forcené d'une chaîne de restaurants et la fréquentation des personnages véhéments de la *Tosca* de Puccini. Pendant que l'athlétique Gabriel peuple sa bibliothèque en dérobant un livre chez chacune de ses conquêtes féminines, la voix de son jumeau Michel affronte avec des trémolos craintifs les défis du répertoire classique et la démence d'un metteur en scène mégalomane. Partout règne un humour qui se permet le plus large registre. Puisque l'ensoutané porte un nom d'oiseau, Dupont affirme que « le curé Rossignol voleta de branche de sapin en fil électrique jusqu'à la rue Saint-Henri ».

Même si la fiancée américaine ne vit qu'une courte année à Rivière-du-Loup (ex-Fraserville), elle gava si bien ses Québécois d'adoption que ses crêpes aériennes répandent leur odeur dans tout le roman. Abordable et prenant. **NB**

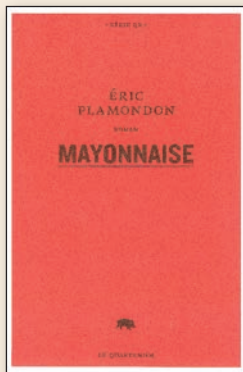
Laurent Laplante

Eric Dupont, *La fiancée américaine*, Marchand de feuilles, Montréal, 2012, 566 p. ; 35,95 \$.

Eric Dupont



Photo : ©Sarah Scott



Il se met à écrire à cause des filles. Il est du genre timide au fond de la classe, pas du tout capitaine de l'équipe de football. Trop grand pour son âge, il essaie de se faire tout petit. On le remarque quand même. Ses chaussures sont trouées, ses cheveux trop blonds. Il préfère les livres à ses camarades. Quand il croise Suzy ou Patricia, il en fait un poème. C'est pour se sortir ce chatouillement au creux de la poitrine. Ça le chatouille aussi quand il voit Vicky ou Martha.

p. 36

La récente invention d'un certain Sholes est prometteuse. Les droits sont acquis. La chaîne de production est légèrement modifiée. La première Sholes & Glidden Typewriter sort des usines en 1873. On l'appelle aussi la Remington n° 1. On est passé du chien de fusil à l'alphabet. L'industrie de la machine à écrire est née. Elle porte en elle le souvenir de la gâchette, sa genèse. Quand on appuie sur une touche, on tire une lettre. Ça fait *tchac* ! Il y a là l'écho des détonations passées. Tous ces écrivains qui se sont suicidés, c'est à force de tirer toutes ces lettres comme des balles. Ils sont les victimes d'une lettre perdue.

p. 90-91

M *ayonnaise* d'Éric Plamondon

Mayonnaise, centré sur la figure de Richard Brautigan, est le deuxième roman d'une trilogie intitulée *1984* ayant commencé avec *Hongrie-Hollywood Express* (à propos de Johnny Weissmuller, interprète de Tarzan). Ce roman est une perle, un grand plaisir de lecture à l'érudition jamais appuyée, où la justesse des métaphores, des analogies s'accompagne d'un sens inné de la chute et d'une grande inventivité dans l'expérimentation littéraire (listes, fragments, chapitres construits autour de citations, imbrication des parties) tout en conservant une limpidité dans la forme. En insistant sur la petite histoire, en misant sur la force du superflu, de l'anecdotique, en puisant dans la culture cinématographique, en multipliant les reprises, les retours, en prolongeant la valeur de coïncidences ou d'objets, Éric Plamondon tourne autour de la carrière de Brautigan, le dernier des écrivains beatniks, procède à une analyse littéraire détournée, cerne son parcours sans verser dans le psychologique et pose de ce fait les très nombreuses pièces (113 chapitres en 200 pages) du casse-tête d'une seule existence lue dans le vaste réseau de ce qui bouge dans l'histoire contemporaine. Partant de Brautigan, de ses habitudes d'écriture, de ses contacts, de ses livres, Plamondon dresse le portrait en mode mineur des États-Unis, de leur culture tout en nous donnant une leçon sur l'art de la composition, tant ce récit se veut un travail d'orfèvrerie tenant autant à la précision des liens créés qu'à l'humour subtil. La longue digression sur la machine à écrire et certaines inventions allant de la machine à coudre aux polices de caractère est une réussite incarnant à merveille le fonctionnement de l'œuvre : factuel, objets communs et pourtant singuliers, détails dérisoires, accumulation de perspectives, chutes admirables se mêlent pour révéler un point de vue sur l'acte d'écriture et des questions philosophiques comme celle du suicide.

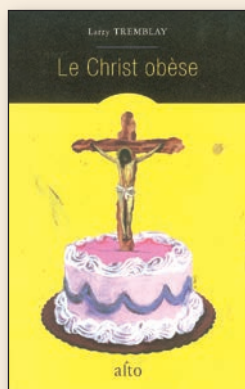
Ce roman, structuré par le détail, non seulement appréhende le vortex qu'est Brautigan, pour en saisir la forme et l'amalgamer à son propre projet, mais il met en place un admirateur du romancier étatsunien qui s'affilie à son modèle littéraire. L'une des forces de *Mayonnaise* est de décrire le parcours de Gabriel Rivages, pris dans une quête généalogique et dans une recherche d'identité bien sûr liée à celle de Brautigan. Ce roman, qui embrasse large, mais qui ne se prétend jamais unitaire ni totalisant, éclaire aussi le premier tome de la trilogie et montre comment du prosaïsme il est possible de narrer des histoires souterraines. Plamondon fait penser à un intrépide Jacques Poulin à l'heure de Google et de Wikipédia, capable d'expérimenter, de célébrer ses influences littéraires, de tresser des liens entre la petite et la grande histoire, en de multiples microrécits qui rendent les lecteurs plus attentifs à leur monde, ce qui n'est pas rien et beaucoup plus rare qu'on peut le penser. **NB**

Michel Nareau

Éric Plamondon, *Mayonnaise*, Boréal, Montréal, 2012, 206 p. ; 22,95 \$.

Éric Plamondon





La lecture de ce passage m'avait rappelé ma frayeur d'enfant provoquée par le récit du massacre des saints Innocents. Je donnais raison à mon grand-père : la souffrance du Christ n'était pas plus importante que la mienne. Personne ne devait souffrir et mourir pour Lui, surtout pas les enfants. Je n'avais pas besoin du Christ, j'avais mes Notre Père.

p. 64

Ma naissance avait été un deuil. Comme ma mère avait dû me détester quand elle me donnait le sein ! Comme elle avait dû détester mes anniversaires, qui lui rappelaient plus le jour où elle était devenue veuve que celui où elle était devenue mère !

p. 102

Ma mère avait voulu me tuer, elle aurait dû aller au bout de son geste. Madame Lévis avait porté dans son ventre un fœtus fatal, elle aurait dû le jeter dans les toilettes. Notre naissance ne valait pas la mort d'un chien.

p. 158

Le Christ obèse de Larry Tremblay

Dans un cimetière, une jeune femme est agressée en pleine nuit et laissée pour morte par quatre voyous. Un bon Samaritain intervient et la transporte chez lui pour lui prodiguer les soins nécessaires. Mais le sauveur auto-proclamé ira de surprise en surprise dans ce récit ciselé où la chaîne de causalité fouettera toutes ses certitudes. Plein d'empathie, l'inquiétant personnage d'Edgar perdra rapidement tous ses repères – identitaires, entre autres – à mesure qu'il absorbera les souffrances de la victime qu'il a recueillie, à la manière d'une fusionnelle Eucharistie sacrilège.

Larry Tremblay, bien connu pour son théâtre, dégoupille une grenade qui a tôt fait de nous exploser en pleine gueule, dès la première page lue. Grand bien nous fasse ! *Le Christ obèse* est de ces œuvres hypnotiques dont on se réveille complètement groggy. Comme ébranlé par un coup de poing que l'on n'aurait jamais vu venir. Celui à qui l'on doit des pièces déroutantes comme *The Dragonfly of Chicoutimi* ou *Le ventriloque* nous entraîne dans une plongée aux confins d'une spirale psychologique démente, celle d'Edgar, un type asocial au prénom bien peu innocent. Rythmé, précipitant le lecteur à la limite de l'essoufflement, le récit dense et intense va à l'essentiel et hurle l'urgence d'agir. La phrase y est donc concise, épurée ; le style, âpre et dur. *Le Christ obèse* ne s'apprécie pas avec retenue. Il se lit avec toute la fougue qu'on a mise à l'écrire.



Larry Tremblay

Photo : ©Bernard Préfontaine

Si lire *Le Christ obèse*, c'est forcément se mettre comme lecteur en position de vertige claustrophobe, c'est aussi s'abandonner au plaisir intertextuel où se distinguent notamment les lueurs glauques de Poe. Mais pour en prendre toute la mesure, il faut s'imaginer Lautréamont en visionnaire de l'horreur, en train de rêver aux abominations de John Wayne Gacy : dans son cauchemar, il eût pu voir marcher dans un cimetière isolé, main dans la main, Edgar le sociopathe et une certaine petite fille borgne aimant trop les allumettes... Tremblay met en place les éléments propices à l'édification progressive d'un univers hitchcockien, tant la mission, noble au départ, dégénère au point de voir le récit prendre rapidement des allures de suspense tout à fait convaincant, malgré son côté outrageusement baroque. Larry Tremblay excelle dans l'échafaudage d'un engrenage logique, préambule à l'exposition d'une implacable mécanique meurtrière. À lire de toute urgence ! **NB**

Simon Roy

Larry Tremblay, *Le Christ obèse*, Alto, Québec, 2012, 160 p. ; 20,95 \$.



**Le « Prix de la décennie »
sera décerné en novembre à l'un des lauréats
des éditions 2004 à 2013.**

- 2004** • Ook Chung, *Contes butô*, Boréal, 2003
- 2005** • Pan Bouyoucas, *Anna pourquoi*, Les Allusifs, 2004
- 2006** • Nicolas Dickner, *Nikolski*, Alto, 2005
- 2007** • Myriam Beaudoin, *Hadassa*, Leméac, 2006
- 2008** • Pierre Samson, *Catastrophes*, Les Herbes rouges, 2007
- 2009** • Catherine Mavrikakis, *Le ciel de Bay City*, Hélio trope, 2008
- 2010** • Marc Séguin, *La foi du braconnier*, Leméac, 2009
- 2011** • Louis Hamelin, *La constellation du Lynx*, Boréal, 2010
- 2012** • Jocelyne Saucier, *Il pleuvait des oiseaux*, XYZ, 2011
- 2013** • À venir...

